

Supervision en orthophonie

Supervision en orthophonie

Frédéric ESCOFFIER, FOF-Bourgogne-Franche-Comté

Le 10 septembre 2022, FOF-Bourgogne-Franche-Comté m'a invité à faire une présentation sur l'intérêt de la supervision en orthophonie.

Le temps imparti et la vitalité des échanges ne m'ont prévisiblement pas permis de dire tout ce que je voulais. Tant mieux ! Aussi m'a-t-on invité à proposer mes notes, que voici re-travaillées.

Mon plan était présenté en ces quelques phrases :

Qu'est-ce que je fous là ?

Toto mange ta soupe

Qu'est-ce que t'en sais toi d'abord ?

Fais-moi-mal demande le maso au sadique... Non répond sadiquement le sadique tu-il-je, à deux on est à la colle, à trois on d'école, regardez-moi je vole

Ne tombons pas dans le panneau / panouille

La méconnaissance positive (pourquoi la psychanalyse ?)

J'ai repris les deux premiers points ci-dessous.

Qu'est-ce que je fous là ?

La question fondamentale, à toujours se poser, dit Jean Oury (dans *Question préalable à toute clinique des psychoses* – Érès).

« Qu'est-ce que je fous là ? » n'attend pas une réponse qui serait uniquement circonstancielle, conjoncturelle, mais touche à des dimensions existentielle et ontologique.

Ce titre polysémique, emprunté donc à Jean Oury, voulait évoquer différentes composantes du travail en supervision.

Le réveil, j'avais une préférence pour le terme d'élucidation qui évoque la lumière, celle qui passe quand quelque chose a pu se fêler, qui permet de voir sous un autre jour, un nouvel éclairage.

La question du comment me suis-je retrouvé dans ce pétrin de vouloir soigner ? Quel désir en jeu dans ma pratique professionnelle ? Soigner... métier impossible.

Et maintenant, comment vais-je m'en sortir ? Interrogation qui signe que je suis tombé dans le panneau. Nous verrons lequel.

J'ai présenté mon parcours :

Supervision en orthophonie

Jeune orthophoniste (voici quelques lustres), j'ai mesuré dans la pratique combien l'idéal de la rééducation se détériorait au contact de la réalité, combien ça « clochait ».

J'ai tout d'abord cherché des solutions du côté de la musicothérapie, formation au cours de laquelle j'ai rencontré « du » psychanalyste et si je n'en avais retenu qu'une seule idée la voici : l'on peut prendre les choses (expression imprécise à souhait) par le bout du symptôme, étant entendu qu'il est une production de l'inconscient. Il y aurait beaucoup à en dire.

J'ai ensuite, sur les conseils de mes formateurs, démarré un contrôle avec une psychanalyste de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien (EPFCL). Les débuts étaient brouillons, – j'étais moult dossiers sur son bureau – mais aussi exaltés, car j'avais l'impression de toucher à quelque chose de concret grâce aux effets constatés dans ma pratique.

En supervision :

Je parlais des enfants surtout, mais aussi de situations avec des adultes, de mon angoisse face à la maladie et la mort, des jeux de séduction / rupture, de la résistance de mes patients, des travers du jugement ou du bon conseil. De la plainte envahissante, bref, des avatars du transfert, inévitable dans toute relation, surtout de soin ou thérapeutique.

J'ai découvert une qualité de la parole (et de l'écoute) bien différente de celle du discours courant : l'intervention de l'analyste décollait (d'écolait ?!), décalait quelque chose, brisant le sens construit, ou au contraire éclairant la situation sous un autre jour, me renvoyant à mon propre mode d'appréhension de l'« autre », cernant la place du sujet et sa propre partition dans ce qui lui arrive.

Le démarrage d'une analyse s'en est suivi, j'ai peu après intégré le Collège clinique de Dijon (émanation de l'EPFCL), dans lequel j'ai pu aborder clinique et théorie analytique pendant 10 ans. Je n'y ai pas manqué, les premières années, de me poser régulièrement la question titre de cette introduction. Je ne dirais pas que je me suis accroché, car mon ego m'enjoignait de favoriser une activité plus récréative au lieu de se coltiner au savoir inconfortable de la psychanalyse. C'était le signe d'un désir, je l'ai compris après-coup, cet énigmatique inconfort. Bien sûr il s'agissait d'aborder un autre plan que celui de la technique orthophonique, mais j'ai également pu me constituer quelques outils techniques, car la théorie lacanienne s'appuie copieusement sur un abord du langage qui ne peut manquer d'interpeler notre profession.

Pour revenir à l'analyse de la pratique, j'ai parlé de ses effets. Ils ont consisté à m'autoriser à travailler avec la relation.

Par exemple, je repense à B., en primaire, pour qui un jeu récurrent dans lequel elle interprétait une maîtresse d'école lui a permis d'exprimer, de retourner la violence de la perte, en la symbolisant et de devenir élève qui maîtrise. C'est par le biais de ces jeux de rôles, elle incarnant cette maîtresse toute-puissante, promouvant un savoir inconsistant et un autoritarisme sans limite, et moi jouant l'élève condamné au perpétuel échec (mais se rebiffant parfois), que B. a pu déchoir de sa propre toute-puissance et se mettre

Supervision en orthophonie

à apprendre. Pour ma part j'ai dû apprendre à me « faire objet ». D'un côté il m'a fallu lâcher mon envie de formater le contenu des séances, laissant courir l'improvisation que nécessite le « faire place au sujet ». De l'autre laisser B. m'utiliser à sa guise. Nécessairement dans un cadre donné : de temps bien sûr, et de reformulation de ce qu'il s'était passé pendant « la classe ». Le soutien de l'analyste contrôleur m'a été d'un grand secours pour pratiquer de la sorte au début. C'était, tant que ma propre analyse n'était pas arrivée à son terme, de ce « grand Autre » dont je m'autorisais.

Le jeu de rôle n'est pas ici une technique proposée, mais la saisie opportuniste de la proposition de cette enfant. Avec le travail en supervision, j'ai pu m'autoriser peu à peu à lâcher la rampe familière de la technique rééducative pure. Bien sûr, la place accordée à ce qu'a apporté le sujet n'est en rien antinomique à la mise en place de l'aspect rééducatif, par petites touches pour certains, pour d'autres seulement dans un temps ultérieur. C'est surtout une façon de travailler que j'ai découverte, qui me permettait de sortir de l'ornière de la demande. J'y reviendrai avec une histoire de Toto.

À chaque enfant son mode d'installation dans la relation. C'est toujours différent : pour l'un la construction d'une histoire dont on est le héros, pour l'autre une élaboration scientifique, la manipulation de lettres magnétiques, la répétition d'un jeu sur plusieurs séances, etc. Il y a cette dimension de création, d'imprévu, d'**égarement**. Égarement dont il m'a fallu me convaincre du bienfondé, en laissant la culpabilité ou mes propres injonctions surmoïques se ratatiner peu à peu. Cet égarement est devenu une boussole, m'indiquant qu'il y a un sujet au travail, qui sort de sa coquille, qui symbolise, s'apaise etc. Sans cette présence subjective, comment bien entrer dans le langage commun, dans la lecture ?

La supervision et la théorie analytique ont également joué un grand rôle avec certains patients très probablement de structure psychotique.

Je pense à G., pour qui les séances ont été le lieu de nouage autour d'une discipline qui le passionnait. Plus qu'une passion, c'est sa vie entière, présente et à venir, qui s'est organisée autour de cette passion, réglant ses interactions sociales, lui permettant d'entrer dans la lecture et les apprentissages.

Je pense aussi à plusieurs enfants qui ne s'installent pas non plus spontanément dans le langage, qui ne sont peut-être pas encore vraiment sujets désirants, ceux que l'on étiquette du « spectre autistique ».

Accueillir, créer un contexte propice au surgissement du sujet, ne pas se laisser embarquer dans sa répétition morbide, parfois **interpréter** (par l'acte de convoquer un père par exemple) : impossible de se lancer seul dans cette entreprise, le risque étant de « délirer » un peu trop, de mettre trop de sens. Notre imaginaire déforme tout, l'analyste contrôleur est une garantie, un garde-fou (au vrai sens du terme) contre cette autre sorte d'égarement qui lui serait néfaste, celui déterminé par notre imaginaire qui pousse au sens.

Supervision en orthophonie

Ce travail ne peut se faire qu'à la troisième personne, en l'occurrence un analyste à qui on parle et qui sait entendre « de travers ». Écoute/découture qui fait effet. L'analyste entend aussi ce qui ne se dit pas – il ne parle pas de sa petite sœur, de ses relations à l'école ? – les trous dans le discours qui vire sinon à la ritournelle.

Dans ce travail j'ai aussi réussi à cerner peu à peu ma propre façon d'appréhender l'autre en fonction de mes propres connaissances, celles de la science, de l'éducation, mais aussi d'un savoir insu, inconscient.

Plus généralement la supervision décape les discours dans lesquels nous baignons, que nous nous en rendions compte ou non : celui de la science, très prégnant avec les neurosciences, excluant toute subjectivité et qui s'épargne d'examiner les effets qu'il produit sur les sujets. Également celui des finances, nécessaire, mais qui construit une réalité bien souvent destructrice du lien, de la prise de temps nécessaire à un soin humanisé.

Ce travail aide à se libérer de son propre jugement, de ce que l'on sait, de ce que l'on croit avoir compris, pour libérer à son tour celui que nous accueillons, lui laisser cet espace subjectif nécessaire pour sortir de l'univoque, de l'étiquette, viser la singularité, avec la dimension de pari, d'incertitude que cela comporte. Ça ne peut qu'aller différemment de ce que l'on pourrait imaginer.

Petit à petit j'ai pris conscience de ma propre façon de penser l'autre, d'aborder la question de mon désir de soigner, d'appréhender ma propre demande...

Toto mange ta soupe

C'est un sketch de Fernand Raynaud, « Bourreau d'enfants ».

Un père exhorte son fils à manger sa soupe, ce dernier refuse. Les menaces, le chantage n'y font rien. Le tout se passe sous le regard et les paroles critiques des voisins et de la belle-mère. Cela donne à ces échanges leur dimension de scène sur laquelle sont distribués les rôles. Finalement le père demande à l'enfant ce qu'il voudrait bien manger. De l'andouille ! Il va chez le charcutier, la fait cuire, l'enfant n'en veut pas, lui dit d'en manger d'abord lui, le père. Il s'exécute. « À ton tour maintenant Toto ! Non ! Pourquoi ? Parce que tu as mangé le morceau que je voulais ! »

La question de la Demande nous tarabuste souvent à propos de celle que l'on attend de notre patient. Mais en me remémorant le travail de supervision j'ai eu envie de décaler ma réflexion vers la prise de conscience de ma propre demande de soignant. Je vais tenter, à partir de cette galéjade de Fernand Raynaud, d'en dire plus.

Ce sketch illustre joliment comment le trop de demande peut écraser le sujet : ici l'enfant continue d'exister subjectivement, en exerçant un choix et pour cela il prend l'option de refuser, la soupe, le morceau d'andouille, de refuser d'obéir, s'assurant au passage la continuité du manque, le manque étant nécessaire au sujet pour désirer (quand le manque manque c'est l'angoisse déclare Lacan dans le Séminaire 10). La soupe avalée, la satisfaction le retirerait de la scène pour un temps.

Supervision en orthophonie

Pour le sujet Toto, refuser ce que l'Autre veut lui faire ingurgiter semble vital, à côté de la volupté de faire tourner son père en bourrique, de le faire passer pour une andouille ou un tortionnaire. La demande de l'Autre le gave autrement mieux que la soupe. Mais paradoxalement, Toto maintient cette demande, en refusant de manger. Et par corrélat il maintient sa présence, sa parole, son amour, cet au-delà de toute demande. Obéir au doigt et à l'œil ou satisfaire « bêtement » son propre besoin alimentaire le ferait retourner à l'état non subjectivé de corps repu (qu'Amélie Nothomb a si bien décrit dans la *Métaphysique des tubes*). Pour continuer d'exister en tant que sujet il maintient un manque, au prix de la colère paternelle. Preuve en est que tout se passe sur la scène, dans l'échange de paroles, et non dans le refus silencieux, morbide... Oserais-je dire anorexique ?

Lorsque l'on travaille avec les enfants, la demande est un enjeu : on attend qu'il y en ait une. Avec certains on peut attendre longtemps. Elle est parfois absente, d'autres fois elle est... de ne pas être soigné ou du moins perdre une résistance à aller mieux (signe d'un symptôme : il implique une jouissance, volupté douloureuse). Les adultes sont parfois encore bien plus expérimentés dans cette ambivalence.

Le point crucial m'est apparu en supervision comme ceci : bien souvent la demande est autre que celle qui m'arrangerait, qui se formulerait « soigne-moi, apprend-moi »... ce qui finalement ne constituerait pas qu'une demande, mais plutôt une réponse à ma propre demande de soignant. Celle d'un « bon patient » qui a besoin de moi, que je vais pouvoir sauver. Patient idéal et comme tel n'existant pas.

Parfois la fin d'un parcours coïncide justement avec le moment où je peux enfin constater l'émergence d'une demande qui pourra, c'est régulièrement le cas, s'adresser ailleurs. La parole d'un sujet est enfin devenue possible : il n'est plus pétrifié dans sa demande primordiale de présence, d'un signe d'amour. Maintenant, de sa place de sujet, il peut articuler des demandes sans crainte de disparaître sous les mots ou de se dissoudre dans une bête satisfaction. Le temps passé chez l'orthophoniste, si je ne l'ai pas trop coincé dans ma propre demande de se laisser soigner, peut être support de ce passage. Passage, de mon point de vue, nécessaire aux apprentissages. C'est ce qui explique que souvent c'est à l'extérieur des séances que les progrès s'engagent. C'est l'oncle, le prof, un proche, une figure de l'Autre – à qui l'enfant a pu confier sa demande sans risque et de qui il accepte de recevoir un conseil, un savoir – qui récoltera les lauriers de la progression !

Le travail avec l'analyste en contrôle m'a permis de travailler ces points cruciaux. Sans cela je serais resté fixé dans un certain dépit : ce que l'on veut donner à l'autre, il n'en veut pas parce que ça n'est pas ça. Lui il veut autre chose (l'amour, objet ultime de toute demande, ce qui est au-delà de la parole). Ça peut énerver, « il ne sait pas ce qu'il veut », « je me plie en quatre pour lui et patati et patata ».

Je me rappelle de T. qui venait pour un retard de parole, de langage, des difficultés en lecture : explosif, instable il a mis en place des jeux de voitures sans récit, suite ininterrompue de carambolages bruités d'onomatopées. Le laisser jouer en restant

Supervision en orthophonie

présent, puis en immisçant quelques questions fut une phase nécessaire. Il a changé de position. Littéralement d'ailleurs : du tapis sur lequel il faisait s'entrechoquer bruyamment ses véhicules il est venu sur la table où des jeux, puis de l'écrit, des confidences sur ses relations à l'école ont pu s'organiser, s'articuler, se déposer ultérieurement. Entre ces deux positions il y a eu une histoire qui s'est construite, à partir d'un conducteur voleur qui ne pouvait jamais « se faire arrêter ». Ce qui s'est construit, à cette place et dans ce temps qu'il a su investir, c'est également la relation avec moi, dans le transfert (repérable en supervision), ce qui a permis d'inventer une suite à notre histoire.

Cet exemple veut illustrer comment n'émergera une demande de l'enfant qu'après un certain processus de subjectivation, qui nécessite un espace et un temps dédiés, ouvert et encadré par le soignant. Prenant garde d'interpréter (« il n'est pas mature », « il est coincé dans sa relation à sa jumelle », « il a un retard de langage que je dois l'aider à combler »...), me gardant de demander (lève-toi et parle !) j'ai appris à proposer cet espace et ce temps. Ce n'est pas si simple, c'est le fruit d'un travail, de l'expérience de la supervision.

Je repense aussi à F. qui a joué et rejoué aux Incollables, sa demande, informulable finalement, était la revalorisation à ses propres yeux de ses capacités à mobiliser un savoir. Le tout pris dans une terrible compétition. Mais dans le cadre du jeu, il respectait les règles là où avant il était dans la provocation, la dévalorisation. En jouant il a en plus sacrément avancé en lecture et retrouvé un désir par rapport aux apprentissages.

En résumé, « Mange ta soupe », « écoute-moi, guéris », la demande du patient et la demande du soignant se répondent : le langage est fait de telle façon que je reçois de l'Autre (lieu symbolique) mon propre message inversé nous a enseigné Lacan. Jeu de leurre, certes, mais qui détermine la matière de la relation. J'y entends que quand je propose un soin à un patient j'y suppose, en face, la demande de se laisser soigner, au risque de l'enfermer dans cette supposition. Avec l'écoute analytique j'ai peu à peu appris à laisser s'installer le transfert, dans un cadre choisi, laissant surgir la demande à son heure.